

chacun une description différente. Un tel esprit, si nuisible à l'avancement de l'art, flétriroit la chirurgie hollandaise, si Camper, dans le siècle suivant, n'eût effacé cette tache par le grand nombre de ses découvertes, et sa rare ardeur pour les communiquer.

Au milieu de ces accroissemens, dont Ambroise Paré peut être considéré comme le promoteur, la chirurgie française languissoit humiliée : confondue avec la barberie, c'est en vain qu'elle essaya de se soustraire à cette honteuse association. Les intérêts du premier barbier du roi l'emportèrent, ses privilèges furent confirmés (1) ; il continua d'exercer son empire sur les barbiers, chirurgiens, perruquiers, baigneurs, étuvistes, etc., et cette tourbe ignoble fut tenue à l'obéissance envers ses seigneurs et maîtres, MM. les membres de la Faculté de Médecine (2). Quelques misérables aspiraient à tracer les règles de leur art avili, et ces pitoyables productions ajoutaient encore à

(1) Déclaration du roi, portant confirmation des droits et privilèges du premier chirurgien du roi, en faveur du sieur Maréchal. Janvier 1710.

(2) Arrêt de la chambre des vacations, du 24 octobre 1714, qui enjoint au lieutenant du premier chirurgien, et aux jurés en charge de la communauté des maîtres barbiers-chirurgiens de Paris, de se rendre à l'assemblée de la Faculté de médecine, et de faire la soumission, prêter le serment, et payer la redevance accoutumée.

son opprobre (1). Rien n'étoit alors plus ordinaire que de piquer l'artère brachiale en saignant au pli du coude. Un médecin de la reine, l'abbé Bourzelot, essuya cet accident et guérit au moyen d'un appareil compressif de son invention. Vers la même époque, le poète Benserade mourut victime de l'ignorance d'un chirurgien, qui, après avoir piqué l'artère du bras, s'enfuit tout effrayé, sans appliquer un appareil capable d'arrêter l'hémorrhagie.

(1) L'économie chirurgicale pour le rhabillage des os, contenant l'ostéologie, la nosostéologie et l'apocatastéologie. — L'art qui chasse la peste, les bubons, les charbons, l'esthiomène et la gangrène, par Denis Fournier. Paris, 1671.

On voit dans les lettres de Guy-Patin dans quel mépris étoit tombée cette canaille, *ces gens habillés de noir avec des bas rouges* ; c'étoit alors le costume des chirurgiens, qu'ailleurs Guy-Patin appelle *laquais bottés, putidissimi nebulones, iniquissimi ardeliones*. Jamais la séparation ne fut plus entière ; jamais la médecine ne fut plus méprisable. Écoutons le même Guy-Patin, l'un des médecins les plus distingués de cette époque, raconter une anecdote qui lui est personnelle ; elle donne une juste idée. Quel bon esprit ne sera stupéfait en voyant l'un des médecins les plus fameux de l'École de Paris, répondre, sans hésiter, à des questions insolubles, et, dupe lui-même du jargon scolastique, s'applaudir d'en avoir donné la solution ! « M. de Lamoignon, fils » aîné de monsieur le premier président, me vint hier entendre au Collège royal, accompagné de deux conseillers » de la cour. Diverses questions m'y furent proposées, auxquelles je satisfis sur-le-champ. Lui-même m'en proposa » trois, *De naturâ febrium intermittentium, De causâ*

L'accoucheur Mauriceau (1), Dionis (2), Savard (3), Belloste (4), chirurgiens médiocres, sont les seuls que la France puisse opposer à tant d'hommes célèbres parmi les nations étrangères. Le beau siècle de Louis XIV fut, comme on l'a dit, un siècle de fer pour la chirurgie découragée; ce monarque manqua d'en être la victime. Atteint d'une fistule au fondement, il n'obtint sa guérison qu'après un grand nombre de tâtonnements et d'expériences inutiles.

» *febris tertianæ et quartanæ, De causa periodicationis ejusmodi febrium*; j'y répondis sur-le-champ d'une manière dont ils sont encore étonnés. » Molière, dans le temps, fit une justice éclatante de ces méprisables pédans, qui n'en continuèrent pas moins d'exercer sur les hommes leur tyrannie ridicule. Ils ne s'épargnoient point eux-mêmes non plus que leurs malades; témoin cet autre passage où notre auteur dit, à l'occasion du médecin Cousinot, saigné quatre-vingts fois en huit mois: « Les idiots, qui n'entendent pas notre métier, s'imaginent qu'il n'y a qu'à purger; mais ils se trompent, car si la saignée n'a précédé copieusement pour réprimer l'impétuosité de l'humeur vagabonde, vider les grands vaisseaux, et châtier l'intempérie du foie qui produit cette sérosité, la purgation ne sauroit être utile. » *Lettres choisies*, tome I<sup>er</sup>.

(1) *Traité des Maladies des femmes grosses et de celles qui sont accouchées*; in-4. Paris, 1668.

(2) *Cours d'Opérations de Chirurgie, démontrées au Jardin du Roi*; in-8. Paris, 1707.

(3) *Nouveau Recueil d'Observations chirurgicales*. Paris, 1702, in-12.

(4) *Chirurgien d'hôpital*. Paris, 1696, in-8.

Ne craignons pas de le dire, le siècle de Louis XIV nous offre la pompe et l'éclat, attributs ordinaires de la jeunesse des sociétés: la poésie, l'éloquence, la peinture, tous les arts d'agrément et d'imagination y brillent de la plus vive lumière. Le dix-huitième siècle nous présente au contraire le caractère de la maturité: les calculateurs, les naturalistes, les philosophes, ont pris la place des orateurs et des poètes. Les arts et les sciences utiles l'emportent sur les objets d'agrément, l'empire du raisonnement a succédé à celui de l'imagination, et l'on a fait davantage, sinon pour la gloire, au moins pour le bonheur de l'espèce humaine. Espérons que le siècle qui commence ne nous ramenera point à l'enfance par la décrépitude: un funeste retour à d'absurdes préjugés, à des opinions surannées, à des pratiques condamnées par l'expérience, en seroit une marque trop certaine.

L'ordre chronologique n'apprend que l'histoire des dates. La seule manière de fixer la mémoire des faits, dans l'étude des sciences, consiste à rattacher leurs époques aux savans qui les ont illustrées. Mais les plus grands chirurgiens du dix-huitième siècle n'ont point changé la face de leur art, quoiqu'ils aient puissamment contribué à ses progrès. En chirurgie, comme l'a dit un auteur (1),

(1) *In chirurgicis nescio quomodo factum est, ut vix unquam perindè ut in aliis medicinæ partibus magnus aliquis*

les foibles lueurs précèdent toujours les grandes lumières, et c'est par des nuances insensibles qu'elle tend à son perfectionnement. Toutefois, il est parmi les hommes qui, dans le dernier siècle, ont porté si loin la gloire de la chirurgie française, deux vrais génies autour desquels se rangent et se groupent, pour ainsi dire, tous les autres, et qui méritent d'attacher leurs noms aux deux époques les plus brillantes de son histoire. Je veux parler de J.-L. Petit, dont la gloire est partagée par l'Académie de Chirurgie, et du célèbre Desault.

Depuis la renaissance des lettres, c'étoit aux travaux des médecins que la chirurgie devoit principalement ses progrès, ou, pour mieux dire, l'étude de la chirurgie n'étoit point séparée de celle de la médecine; et les ouvrages des grands médecins d'Italie étoient la véritable source des lumières dont Ambroise Paré avoit éclairé son art, avili par son alliance avec la barberie. L'éclat passager qu'il avoit jeté sur la chirurgie ne changea point les idées du public touchant la prétendue infériorité de cette science; et, tandis que la médecine honorée jouissoit avec orgueil des privilèges des universités, la chirurgie, repoussée de leur sein, et dépouillée de sa dignité primitive, marchoit humblement, confondue

vir eminuerit qui latè posteros sequaces habuerit. *Haller*,  
Biblioth. Ch. tom. II, p. 1.

avec les professions mécaniques, sous la bannière des communautés. Enfin la force des choses, puissance contre laquelle il est impossible de lutter toujours avec avantage, un heureux concours de circonstances favorables, relevèrent la chirurgie de l'état de dégradation où elle étoit tombée. L'Académie de Chirurgie fut instituée; des places de professeurs furent créées dans le collège de Paris pour l'enseignement de cette science. Mais la constituer ainsi, l'élever au rang de la médecine, c'étoit consacrer en quelque sorte leur séparation, et sanctionner par une loi un préjugé populaire. L'art de guérir ne pouvoit que perdre à cette désunion; elle étoit nuisible à son ensemble, quoiqu'elle soit devenue profitable à quelques-unes de ses parties.

Les chirurgiens, se bornant à l'étude ainsi qu'au traitement d'un petit nombre de maladies, y firent des progrès d'autant plus remarquables et d'autant plus faciles, que l'usage leur attribuoit les affections dont il est le plus aisé de démêler la nature, et de trouver par conséquent les véritables méthodes curatives. S'occupant d'objets soumis le plus souvent au témoignage des sens, ils s'accoutumèrent à ne rien admettre au-delà des faits observés; et tandis que les médecins, égarés dans la recherche de certains principes hypothétiques, créoient des sectes, et se livroient à tous les écarts que l'étude des maladies externes auroit dû corriger ou prévenir, les chirurgiens se contentoient

de combattre d'anciennes erreurs, de découvrir de nouveaux faits, de continuer l'art dont leurs inventions agrandissoient la sphère, sans le faire plier sous le joug des systèmes qu'il eût impatiemment supporté.

L'éloge de J.-L. Petit, prononcé dans le sein de l'Académie royale de Chirurgie, dont il fut l'un des premiers et le plus illustre membre, nous le montre mêlant l'étude de l'anatomie aux jeux de son enfance, recherchant avec ardeur toutes les occasions d'augmenter son savoir par l'observation, assez riche de son expérience pour publier de bonne heure son *Traité sur les Maladies des os* (1), qui, pendant un siècle, a mérité l'honneur d'être, sur cette partie de la science, l'ouvrage le plus estimé. On y voit avec quel acharnement la critique envieuse lui disputa ses succès. Ce ne fut qu'après plus de trente années de travaux académiques, et de la pratique la plus brillante, que le suffrage unanime de ses confrères le désigna comme le premier d'entre eux. Cette supériorité reconnue étoit d'autant plus flatteuse, que, sans emploi dont il pût tirer une influence étrangère à son mérite personnel, J.-L. Petit l'obtint à une époque où la chirurgie française florissante, acqué-

(1) *Traité des Maladies des Os*, Paris, 1705, 1 vol. in-12.

— *Traité des Maladies chirurgicales et des Opérations qui leur conviennent*. Ouvrage posthume, mis au jour par Lesne; 3 vol. in-8. Paris, 1774.

roit dans toute l'Europe une supériorité avouée même par nos ennemis. Tandis que Mareschal, LaPeyronie et Lamartinière (1) lui assuroient l'appui du trône, Quesnay, Morand et Louis, ses interprètes lui faisoient parler un langage digne d'elle, dans cette collection justement renommée, trop vantée néanmoins par ceux qui croient qu'il est absolument impossible de surpasser ce qu'ils admiroient dans leur enfance.

L'histoire de cette époque si glorieuse pour la chirurgie, est renfermée tout entière dans le *Recueil des Mémoires et des Prix de l'Académie royale de Chirurgie* (2), livre indispensable, et dont

(1) Ces premiers chirurgiens de nos rois furent tous, ainsi que leurs successeurs et leurs devanciers, des hommes au moins médiocres. Le seul Ambroise Paré décore la liste des premiers chirurgiens, surchargée de noms obscurs. Quelques mémoires insérés parmi ceux de l'Académie ne font rien à la vérité de cette assertion. On sait généralement que Quesnay et Louis prêtoient leur plume complaisante aux Mareschal, aux La Peyronie, aux Lamartinière, aux Andouillé, aux Loustoneau, jaloux d'enrichir leur auréole de quelques rayons académiques. Parmi ces hommes, lesquels, en vertu des privilèges de l'emploi dont ils étoient revêtus, ont véritablement régné sur la chirurgie française pendant le dix-huitième siècle, la justice veut que l'on distingue La Peyronie, qui, mourant possesseur d'une fortune immense, la consacra tout entière à fonder des établissemens utiles aux progrès de l'art, et les dota avec une munificence toute royale.

(2) *Mémoires et Prix de l'Académie royale de Chirurgie*, 10 vol. in-4.

on ne sauroit trop constamment méditer les diverses parties. C'est là que sont consignés les travaux de Ledran (1), de Garengot (2), de Lafaye, de Verdier, de Foubert, de Hévin, de Pibrac, de Fabre (3), de Lecat (4), de Bordenave, de Sabatier (5), de Puzos (6), de Levret (7), dont la réputation se fonde d'ailleurs sur d'autres ouvrages, et de tant d'autres praticiens qui, moins illustres, ont cependant, par la réunion de leurs efforts et de leurs lumières, contribué à élever ce monument honorable. Il faut joindre à cette liste

(1) Parallèle des différentes manières de tirer la pierre hors de la vessie, 1 vol. *in-12*.

- Opérations de Chirurgie, 2 vol. *in-12*.
- Observations de Chirurgie, 2 vol. *in-12*.
- Traité des Plaies d'armes à feu, 1 vol. *in-12*.
- Consultations de Chirurgie, 1 vol. *in-12*.

(2) Traité des Instrumens de Chirurgie, 2 vol. *in-12*.

— Traité des Opérations de Chirurgie, 3 vol. *in-12*.

(3) Recherches sur l'art de guérir, 1 vol. *in-8*.

(4) Recueil des Pièces sur l'Opération de la Taille.

(5) Médecine opératoire, 3 vol. *in-8*.

(6) Traité des Accouchemens. *Paris*, 1759, *in-4*.

(7) Observations sur les Accouchemens laborieux. *Paris*, 1747.

— Art des Accouchemens, démontré par les principes de physique. *Paris*, 1761, *in-8*.

— Essai sur l'Abus des Règles générales, etc. *Paris*, 1766, *in-8*.

— Observations sur la cure radicale des Polypes. *Paris*, 1749.

de noms justement fameux, ceux de Lamotte (1), de Maître-Jean (2), de Goulard (3), de Daviel, de Ravaton (4), de Méjean, de Pouteau (5), de David (6), de Valentin (7), et du frère Cosme..... Faut-il rappeler ces fameuses querelles entre deux sciences qui furent long-temps unies; ces disputes vaines sur une prééminence chimérique, pages honteuses qui devoient être arrachées de l'histoire, qu'elles déshonorent! (8)

(1) Traité complet des Accouchemens naturels, non naturels, et contre nature.

— Traité complet de Chirurgie.

(2) Traité des Maladies de l'œil, 1 vol. *in-4*.

(3) Œuvres de Chirurgie. *Liège*, 1763, 2 vol. *in-12*.

(4) Le Chirurgien d'armée.

(5) Mélanges de Chirurgie, 1 vol. *in-8*.

— Œuvres posthumes, 3 vol. *in-8*.

(6) Observations sur la Nécrose. *Paris*, 1782, *in-8*.

(7) Recherches critiques sur la Chirurgie moderne. *Paris*, 1772, *in-12*.

(8) On peut voir dans la Bibliothèque chirurgicale de Haller (*Bibliotheca chirurgica*, 2 vol. *in-4*.), les titres des innombrables pamphlets que cette dispute fit éclore. Pourquoi faut-il que nous soyons menacés de voir renaître le scandale de ces débats? Heureusement ce n'est point sur les maîtres de l'art que doit en rejaillir la honte, mais bien sur cette tourbe ignoble qui, ne pouvant s'élever à sa hauteur, s'efforce vainement de le rabaisser à son niveau. Il faut le dire à ces hommes qu'aveuglent les faux calculs d'un intérêt misérable, et qui tâchent de faire retomber en rotture notre art ennobli. La chirurgie, séparée de la médecine, lui est essentiellement subordonnée. La raison est sur ce point d'accord avec l'usage,

L'éclat dont brilloit la chirurgie française devint pour le reste de l'Europe un utile sujet d'émulation. En ces temps vécut en Angleterre Cheselden (1), Douglas (2), les deux Monro, Sharp (3), Cowper, Alanson (4), Percival Pott (5), Hawkins, Smellie, et les deux Hunter; en Italie, Molinelli, Bertrandi (6), Moscati; en Hollande, Albinus, Deventer, Camper; en Allemagne, et dans le nord de l'Europe, Heister (7), Platner, Rœderer (8), Stein, Bilguer, Acrell, Cal-

et c'est une chose tout-à fait ridicule, qu'à la faveur d'un très-petit nombre d'hommes distingués qui, voués par goût à la pratique de la chirurgie, suffirent à l'exercice de ce qu'elle a de noble et d'important, une multitude de fraters, réduits par la force des choses à remplir des fonctions dans lesquelles ils peuvent être aisément suppléés par des sœurs de la Charité, des sages-femmes, et même de simples garde-malades, prétendent aux mêmes distinctions (1815).

(1) *Treatise on the high operation of the stone*. London, 1723, in-8.

(2) *Lithotomia Douglassiana*. London, 1719.

(3) *Opérations de Chirur. Traduction*, in-8. Paris, 1741.  
— *Recherches critiques sur l'état présent de la Chirurgie.*

*Traduction*, 1 vol. in-12.

(4) *Treatise on the Amputation*.

(5) *Œuvres chirurgicales. Traduction*, 3 vol. in-8.

(6) *Traité des Opérations de Chirurgie. Traduction*, 1 vol. in-8.

(7) *Institutiones Chirurgicæ*, 2 vol. in-8.

(8) *Elementa Artis obstetriciæ*. Goët. 1752.

— *Observationum de Partu laborioso. Decad. II*, 1756, *ibidem*.

lisen (1), Brambilla, Theden (2), et Richter (3). Tous ces hommes célèbres s'accoutumèrent à regarder l'Académie de Chirurgie comme le centre commun des lumières dont toutes les parties de l'art se trouvoient éclairées; la supériorité de la chirurgie française fut généralement reconnue, et noblement avouée par la plupart d'entre eux. Cet hommage ne lui fut pas rendu peut-être d'une manière unanime chez une nation rivale, qui, fière de ses Bacon, de ses Locke, de ses Newton, aspire vainement à une supériorité trop universelle. Si les suffrages de l'Europe n'avoient pas fait justice de ces prétentions, et si d'ailleurs l'espace ne manquoit à notre zèle, nous nous plairions, dans un parallèle des chirurgies française et anglaise, à comparer, et même à opposer Wiseman à Paré, Cheselden à J.-L. Petit, Jean Hunter à Desault. Dans cette espèce de lutte établie entre les chirurgiens des deux peuples, il n'est pas difficile de prévoir de quel côté resteroit l'avantage.

Favorisés par les progrès toujours croissans des lumières, et surtout par cet esprit philosophique qui répandoit son influence sur toutes les classes de la société, les chirurgiens parvinrent

(1) *Principia Systematis Chirurgicæ hodiernæ*, 2 vol. in-8.

(2) *Progrès ultérieurs de la Chirurgie. Traduction*, 1 vol. in-12.

(3) *Traité des Hernies*, 2 vol. in-8.

— *Bibliothèque de Chirurgie.*

— *Traité de Chirurgie.*

à acquérir quelque considération, et les médecins sentirent que, pour lutter avec avantage, ce n'étoit plus assez d'invoquer d'anciennes coutumes; ils aspirèrent à les imiter. Dans le sein même de la Faculté de Médecine de Paris, naquit une réunion, qui, sous le titre de *Société royale de Médecine*, soutint d'abord glorieusement le parallèle avec l'Académie de Chirurgie qu'elle devoit bientôt éclipser. Dès ce moment les chirurgiens semblèrent se vouer au silence, l'Académie cessa de publier ses Mémoires. Le vieux Louis, son secrétaire perpétuel, s'aperçut qu'il ne pouvoit se soutenir avec avantage auprès de son jeune et brillant rival le célèbre Vicq-d'Azyr. Cependant les travaux de l'Académie royale de Chirurgie se continuoient dans l'obscurité. Des chirurgiens célèbres dédaignèrent de les partager; le plus illustre s'en sépara tout-à-fait pour fonder une nouvelle École; c'étoit Desault, génie hardi et libre, qui alors seul représentoit dignement la chirurgie française, au moment où la révolution amena la suppression de l'Académie.

Plusieurs choses recommandent éminemment ce chirurgien illustre au souvenir et à l'admiration de la postérité: l'exactitude et la méthode qu'il introduisit dans l'étude de l'anatomie, science dont les secrets, avant lui révélés au petit nombre, sont devenus, par ses soins, des notions vulgaires; les ingénieux appareils qu'il inventa pour le traitement des fractures; le noble enthousiasme

pour son art, qu'il savoit communiquer à tous ses disciples; l'enseignement clinique de la chirurgie, dont il a offert le premier modèle; la hardiesse et la simplicité de ses procédés opératoires: il y portoit tellement l'empreinte de son génie que, même lorsqu'il exécutoit les méthodes connues, on eût dit qu'il les inventoit. De cette école sont sortis Dubois, Boyer, Lhéritier, Manoury, Lallement, Petit de Lyon, Bichat, et tant d'autres, qui ont rempli l'Europe et la France de sa gloire et de ses principes.

Le dernier de tous, si l'on ne considère que l'ordre chronologique, Bichat, qui, par ses ouvrages, a puissamment contribué aux immenses progrès qu'ont faits de nos jours les sciences physiologiques, avoit abandonné la chirurgie; riche des connoissances positives qu'il avoit acquises dans l'étude de cette science, il ne se proposoit rien moins que de reconstruire l'édifice de la médecine. Des cours de matière médicale, de clinique interne et d'anatomie pathologique, annonçoient ce vaste dessein, traversé par une mort prématurée; elle le surprit au milieu de ses travaux, et les laisser incomplets fut sans doute son plus grand regret en quittant la vie. Son exemple prouve, de la manière la plus convaincante, combien, suivant l'opinion de Boerhaave, l'étude et même la pratique de l'art chirurgical sont indispensables à celui qui veut avoir de grands succès dans la pratique de la médecine.

Au milieu des orages d'une révolution sanglante et des périls d'une guerre générale, la Convention nationale, qui présidoit alors aux destinées de la France, rendit la médecine et la chirurgie à leur unité primitive, en fondant une nouvelle école qui compte parmi ses professeurs les membres les plus distingués de l'Académie de Chirurgie, de la Société royale et de la Faculté de Médecine. Elle fut créée en l'an III (1795), sur la proposition et par les soins du professeur Fourcroy, auquel l'art doit une reconnaissance éternelle pour avoir, dans des temps difficiles, rouvert ses temples, rassemblé ses disciples, et relevé ses autels; il voulut lui-même y occuper la chaire de chimie. Cet établissement s'est maintenu avec éclat au milieu des bouleversements et des variations qui tant de fois depuis lors ont changé la face de l'instruction publique.

Le grand nombre et le mérite de ses élèves témoignent assez l'excellence de ses méthodes d'enseignement, et justifient la célébrité qu'elle s'est acquise. La juste appréciation de l'objet et des limites de la chirurgie sera mise au nombre des améliorations que l'instruction médicale doit à l'École de Paris. La chirurgie, dans laquelle les travaux de nos devanciers sembleroient ne nous laisser d'autre mérite que celui de conserver fidèlement la tradition, y trouve, dans son alliance avec la médecine proprement dite, de nouveaux moyens d'accroissement. S'il m'étoit permis de

tout dire sans alarmer la modestie de mes illustres collègues, les professeurs de l'École de Médecine de Paris, je montrerois ici cette brillante élite des chirurgiens de la capitale, conservant à l'art ce double caractère de hardiesse et de simplicité que nos prédécesseurs lui imprimèrent, le portant plus loin encore; la chirurgie s'appuyant sur les connoissances anatomiques devenues tous les jours plus exactes et plus précises, s'ouvrant des routes nouvelles et prenant un nouvel essor. Je ferois voir la médecine, proprement dite, perdant dans son association le vain goût des hypothèses futiles et des disputes frivoles qui mirent si long-temps obstacle à ses progrès, l'esprit philosophique portant sur l'une et sur l'autre son heureuse influence; l'esprit philosophique qui, pareil au souffle divin, fait succéder l'ordre au chaos, et jaillir sans effort, des ténèbres les plus épaisses, les rayons d'une vive clarté. On reconnoît mieux chaque jour combien est indispensable la réunion des connoissances du médecin au talent du chirurgien. Tout le monde est d'accord que les lumières empruntées aux sciences physiologiques perfectionnées, doivent enfin éclairer la théorie des affections dites chirurgicales, et fournir au pathologiste des secours analogues à ceux que l'anatomie assure à l'opérateur. C'est par des efforts constamment dirigés vers ce but désirable, que la Médecine et la Chirurgie, déjà rapprochées par l'immense bienfait d'une instruction commune, seront enfin rendues à leur unité primitive.